

LA BASSE OBSTINÉE du moulin paternel est la première à m'avoir éveillé des limbes où patientent les petits enfants avant que de naître. Un, et deux, et trois, battue grondante et par moments irrégulière, selon ce que lui dicte le débit de l'eau. Pulsation humide qui monte du tréfonds de la maison et me parvient jusqu'au travers des langes étroitement serrés. Balancier de l'eau et du bois auquel se rajoutent les deux grinçantes notes du berceau que Nina, ma nourrice, pousse du pied dans la chambre claire qui regarde l'Arno.

Ses eaux de Toussaint étaient grosses de ma naissance, ce 29 novembre de l'an 1632, à Florence. En fin de nuit, leur grondement couvrait les cris de la Caterina, ma mère, et à 9 heures ce lundi, comme pour saluer ma venue, leur débord arracha deux aubes à la plus grosse des roues. Je ne sais si c'est par terreur respectueuse pour les eaux déchaînées où se baptisent les prophètes, ou en l'honneur du saint patron de la cité médicéenne, que l'on me prénomma Giambattista, fils de Lorenzo et petit-fils de Maldo Lulli, meuniers.

Des années plus tard, on se gaussera d'une telle ascendance. Les libelles diront que j'eus un bluteau pour berceau et que j'y fus assez remué pour être de bonne farine. Mais les horions tombèrent en cadence sur la face de qui m'osait faire tel compliment.

En cette cour de France, aussi méprisante pour les opportunistes qu'oublieuse de ses origines, je me devais d'avoir honte de mes aïeux. Désormais débarrassé de ces mondaines contraintes, je sais que je suis redevable à mon moulin natal, sur le port des Ognissanti, rive droite de l'Arno à quelques centaines de pas du Ponte Vecchio, des premières leçons de ce que je ne savais pas encore être musique.

Que de sons en notre mesure ! Le bruissement soyeux de la longue cascade qui rompt le cours du fleuve d'un quai à l'autre, les ris du fleuve dévié par vanes et abées en de multiples canaux, la grondante plainte de l'eau qui chute, les graves syn-copes des palettes taillées dans l'imputrescible châtaignier lorsqu'elles plongent dans l'eau limoneuse, le grincement du moyeu, l'aigu dialogue des roues dentées, le babil des grains dans la trémie, leurs cris sous la meule, le ronflement crescendo-decrescendo du granit broyant le froment.

Et les chants ! Ceux des apprentis cadencant l'envoi des sacs de la rue à la réserve, leur charge et leur décharge qui ne sont qu'une longue portée de pas et de voix ; le trotinement, au petit matin, de quantité d'ânes chargés d'orge et de blé, l'aigrelet concert de leurs clochettes qui s'amplifie au passage de la porte

Santa Lucia ; le pépiement des mésanges à l'aube et les jurons des matrones au grand matin, les cris des métiers de rue qui modulent à l'infini le miel de la langue toscane, les syllabes flûtées des fileuses de soie et de leurs dévidoirs, si ingénieux qu'une seule femme, en les faisant tourner, tord et tresse cent fuseaux à la fois ; les volées diatoniques des cloches enserrées en nos fins campaniles, les berceuses de Nina au crépuscule, lorsque retentit l'appel des martinets ; et, le soir venu, les amoureuses plaintes des courtisanes aux blonds cheveux qui se font écho sur le pas des portes où vacille l'invite de la lanterne.

Un autre rejeton de même farine, fils de boulanger, français celui-là et de trois ans mon cadet, mon futur compère, Philippe Quinault, écrira, pour notre *Alys* à venir, que l'hymen vient quand on l'appelle et l'amour vient quand il lui plaît. Que, comme l'eau qui tombe goutte à goutte, l'amour perce le plus dur rocher.

Si l'amour ne m'a guère intéressé que par ses artifices littéraires, sa licence, à mes yeux de cet affect la plus viable essence, m'a bien plus attiré. Après des dames que l'on entasse dans le ghetto de Vénus, derrière notre paroisse de Santa Lucia nel Prato, j'ai appris assez tôt ces agréables choses que nature commande. Sitôt sorti des mamelles de Nina, j'ai commencé de hanter leurs rues. D'abord en accompagnant mon cousin Vergilio, mon aîné

de six ans, à la porte du lupanar, puis en le suivant vers de plus intimes appartements.

Je n'ai pas le physique d'un Adonis, ma peau est brunâtre, ma taille petite, mon cou large et mon nez retors. On susurre, dans la famille, que la bisaïeule de ma mère aurait aimé un Turc, comme il en débarque sur la côte pisane pour d'épisodiques razzias. Mais celui-ci aurait été converti à de plus douces guerres par les beaux yeux de mon ancêtre.

Vergilio rectifiait :

– Après le viol de rigueur, elle fut ravie par un si solide argument et lui d'un œil si ardent.

D'où la noirceur de ma peau et ce physique assemblage qui fit très tôt beaucoup sourire. Je ne m'en offusquai guère, j'appris plutôt à tirer parti de ma semi-laideur. J'entre, on me regarde, on plaisante ? Autant en rire. Ainsi ai-je appris la grimace heureuse.

Les lits des demoiselles étaient pleins d'hommes bien vêtus et bons vivants, peintres, sculpteurs, artisans, jardiniers, luthistes, chanteurs, tous rejetons de cette race créatrice que Florence paraît produire d'abondance et exporte comme ses draps, ses soies, ses banquiers et ses princesses bonnes à marier.

Au moulin familial et dans les rues de Florence, j'entendais conter tant d'histoires de gamins partis de bien plus bas que moi et qui, par un talent naturel, avaient acquis assez de gloire et d'argent pour jouer les princes à la cour, que je ne songeais qu'à suivre leur exemple. J'aimais me cacher dans la garde-robe et lorgner les ébats amoureux, observant les cent manières qu'a la

lance d'amour de jouer avec la motte de Ninon, positions que je m'empressai de singer, une fois la bourse déliée, la semence répandue et le client repu.

Mes prestations de petit bouffon lubrique avaient bien du succès. On connut vite les impudentes pitreries de Battista le fils du meunier. Un peu trop même. Mon père, qui venait de placer Vergilio comme officier de bouche chez notre grand-duc Ferdinand, de Médicis forcément, et le deuxième du nom, désespérait de voir son fils, déjà si dissipé, lui succéder derrière la meule.

Après avoir tancé mon cousin pour sa petite vertu et sa malévole influence, il m'obligea à délaisser ces rues vénales pour l'Église où j'apprendrais sans doute quelque chose de plus sérieux.

Mal lui en prit : le temple auquel il me destinait se révéla ne pas être celui de la piété mais sembla par trop convenir à des goûts dont on dit qu'ils offensent la nature. Là, officiait un jeune moine du nom de Bonaventure, franciscain de son état et bon musicien. Il me prit en affection, me donna une guitare et m'enseigna la tablature. Cet homme, me voyant à huit ans déjà bien déluré, ne fustigea point mes ardeurs. Au contraire, du manche de l'instrument ses mains glissèrent bien vite vers l'aiguillette de mon haut-de-chausse, qu'il délaça avec soin. Ainsi me fit-il goûter quelques chatouillis proprement masculins auxquels j'avoue n'être depuis que trop porté.

C'est un reproche fait à nous autres Italiens, et depuis fort longtemps, que de nous attribuer ce vice auquel on a même donné notre nom. Je ne sais si nous y avons plus de facilité